

LES CADAVRES, LA TECHNIQUE ET HEIDEGGER

Jean-Paul LEROUX
Lycée D. Villars, Gap

Dans son essai, *Heidegger, l'introduction du nazisme dans la philosophie*, Emmanuel Faye, à la page 492, cite un texte de celui-ci qui est un point d'orgue éloquent pour son argumentation. Heidegger écrit en 1949 :

« Des centaines de milliers meurent en masse. Meurent-ils ? Ils périssent. Ils sont tués. Ils deviennent les pièces de réserve d'un stock de fabrication de cadavres. Meurent-ils ? Ils sont liquidés discrètement dans les camps d'anéantissement. Et sans cela – des millions périssent aujourd'hui en Chine.

Mourir cependant signifie porter à bout la mort dans son essence. Pouvoir mourir signifie avoir la possibilité de cette démarche. Nous le pouvons seulement si notre essence aime l'essence de la mort. Mais au milieu des morts innombrables l'essence de la mort demeure méconnaissable. La mort n'est ni le néant vide, ni seulement le passage d'un état à un autre. *La mort appartient au Dasein de l'homme qui survient à partir de l'essence de l'être*. Ainsi abrite-t-elle l'essence de l'être. La mort est l'abri le plus haut de la vérité de l'être, l'abri qui abrite en lui le caractère caché de l'essence de l'être et rassemble le sauvetage de son essence.

C'est pourquoi l'homme peut mourir si et seulement si l'être lui-même approprie l'essence de l'homme dans l'essence de l'être à partir de la vérité de son essence. *La mort est l'abri de l'être dans le poème du monde*. Pouvoir la mort dans son essence signifie : pouvoir mourir. Seuls ceux qui peuvent mourir sont les mortels au sens porteur de ce mot. »

Emmanuel Faye commente :

« La monstruosité de ce qu'affirme Heidegger le place en dehors de toute philosophie. Les mots « vérité de l'être », « poème du monde », « abri le plus haut » ne peuvent cacher l'atrocité du propos. Le meurent-ils (Sterben Sie ?) répété trois fois appelle chez le lecteur une réponse insoutenable : *selon Heidegger, personne n'est mort dans les camps d'anéantissement parce que personne de ceux qui y furent exterminés ne portait dans son essence la possibilité de la mort*.

Il faut prendre conscience de la déraison absolue de ces propos. Nous ne sommes plus seulement dans le révisionnisme, mais dans un négationnisme total, et même dans quelque chose qui dépasse les mots et qui est proprement innommable. Heidegger ne dit pas que les conditions du meurtre de millions d'hommes furent telles qu'ils n'ont pu mourir de la manière humaine et digne à laquelle tout être humain a droit. Après avoir, de manière révoltante, nié l'ampleur de la Shoah en parlant de « centaines de milliers »

alors que plusieurs millions d'êtres humains ont bien été exterminés par les nazis, il laisse entendre que personne n'est mort dans les camps d'anéantissement, parce qu'aucun de ceux qui y furent liquidés ne *pouvait* y mourir.

C'est intentionnellement qu'au début de son texte il n'emploie jamais le mot « homme » à propos des victimes des camps d'anéantissement. Heidegger prétend en effet que ne « peut » mourir que celui auquel « l'être » en a donné le « pouvoir » : celui qui est dans « l'abri » de l'« essence » de l'être. Ceux qui ont disparu dans les camps d'anéantissement ne pouvaient pas être ainsi « sauvés » par l'« être ». Ils n'étaient pas des « mortels », ils ne sont donc pas des hommes¹ ».

Il est possible de continuer cette analyse autour de trois thèmes. Tout d'abord indiquer, dans l'esprit de l'analyse d'Emmanuel Faye, le caractère d'injustice radicale de ce texte, ensuite rechercher l'origine de cette monstruosité au cœur de l'œuvre principale de Heidegger, c'est-à-dire au cœur d'*Être et temps* ce qui conduira à questionner le rôle de la pensée de la technique dans cette dérive.

1. D'UNE INJUSTICE ORIGINELLE ET RADICALE

Le mort n'est pas simplement pour nous un « animal rationnel » ayant perdu la vie. Il n'est pas réduit à n'être que cela, une chose, « une glaise inerte² ». Le cadavre, « naufragé » de la vie, a été, est, et sera honoré, selon des rituels variables, comme étant encore et toujours cette personne humaine, connue, aimée ou haïe de nous « les rescapés³ ». Ceci est déjà la leçon d'Homère dans l'Iliade et de Sophocle dans Antigone.

Achille qui vient de tuer Hector pour venger la mort de Patrocle refuse de rendre le cadavre à Priam pour les funérailles et le traîne tous les jours dans la poussière, autour du tombeau de Patrocle, dans le but de l'outrager et de le rendre méconnaissable, semblable à de la glaise inerte. Mais Apollon se fâche et intervient pour qu'Achille rende le corps à Priam en vue des funérailles. Il intervient parce qu'Hector avait pratiqué des offrandes aux Dieux et qu'en conséquence les actes d'Achille ne sont pas ce qu'il faut, ne sont pas justes. Certes Achille est devant le cadavre de son ennemi, mais cela ne l'autorise pas à se conduire injustement. Même le cadavre d'un ennemi a droit à des funérailles. C'est la leçon d'Homère⁴.

Le débat entre Créon et Antigone sur le sort à réserver au cadavre de Polynice, le frère d'Antigone et le neveu de Créon questionne aussi le fait de savoir s'il est juste ou pas de le laisser sans funérailles et sans tombeau. A Créon qui l'interroge :

« Ainsi tu as osé passer outre à mes lois »

Antigone réplique :

« Oui car ce n'est pas Zeus qui les a proclamées
ni la Justice qui habite avec les Dieux d'en bas
ni lui ni elle ne les ont établies chez les hommes.
Je ne pense pas que tes décrets soient assez forts
pour que toi mortel, tu puisses passer outre
aux lois non écrites et immuables des dieux.

1. Emmanuel Faye, *Heidegger l'introduction du nazisme dans la philosophie*, p. 493, Paris, Albin Michel, 2005.

2. « La glaise inerte » est l'expression qu'Homère attribue à Apollon pour désigner le cadavre d'Hector selon la volonté d'Achille.

3. cf. Primo Levi, *Les naufragés et les rescapés, quarante ans après Auschwitz*, Paris, Gallimard, 1986

4. Sur tous ces points, il est possible de consulter, outre l'*Iliade* d'Homère, de Jean-Pierre Vernant, *L'individu, la mort, l'Amour, Soi-même et l'autre en Grèce ancienne*, tout spécialement l'étude « *La belle mort et le cadavre outragé* » ; et de Cornélius Castoriadis, *Ce qui fait la Grèce*, le séminaire du 12 janvier 1983. Paris, Seuil, 2004.

Elles n'existent d'aujourd'hui ni d'hier mais de toujours ;
personne ne sait quand elles sont apparues⁵ ».

Ainsi la Justice veut, quels que soient les torts du défunt – et Polynice est gravement en tort à l'égard de sa Cité, car il l'a trahie et tué son frère Étéocle — qu'il reçoive, une fois mort, des funérailles. Tout cadavre doit être traité justement. Il y a l'affirmation, au-delà des divisions et des guerres entre les hommes, d'une universalité des hommes morts et donc des hommes vivants. Quelles que soient leurs oppositions et leurs contradictions, ils appartiennent à un ordre de justice qui commande de les traiter également, c'est-à-dire justement en tant que membres de l'humanité. Du point de vue des dieux – ou de la loi universelle qui domine tout homme – le cadavre de chacun doit être honoré également.

Sans recourir aux dieux grecs ni à une loi intemporelle ainsi que l'explique Antigone, il est clair que personne ne devrait nier l'appartenance de quiconque à l'humanité. Ceux qui passent outre, et Heidegger est manifestement, dans ce texte, de ceux-là, se mettent d'eux-mêmes en dehors du respect que l'on doit à tout un chacun. Aristote constate qu'un homme qui vivrait seul, qui serait donc de son point de vue dans une différence essentielle d'avec les autres hommes, ne serait pas un homme mais un dieu ou un monstre. Aristote signifie par là qu'il est impossible pour un homme de ne pas avoir l'essence d'un homme. Bref tous les hommes sont des hommes et possèdent l'essence d'homme, en l'occurrence pour lui le fait d'être un animal politique. Il n'est pas possible d'établir une coupure d'essence entre les hommes. L'homme qui serait au-delà de la limite d'essence ne serait plus un homme mais un dieu ou un monstre. Or, la mort est le lot commun des hommes. Vouloir introduire une différence d'essence, entre ceux qui sont dignes de mourir et les autres qui ne feraient que périr, qui donc ne seraient pas des hommes, est manifestement une monstruosité de la pensée. Cette volonté d'expulser autrui de l'humaine condition est donc une injustice profonde, une injustice de principe. L'origine de tout un chacun étant d'être un membre du genre humain, et en tant que tel, d'être mortel, nous pouvons nommer cette injustice originelle.

Dans ses positions Heidegger pense qu'il est important de revenir en deçà du platonisme. Homère est sans conteste l'auteur présocratique essentiel. Hector comme Achille recherche la mort héroïque, la belle mort, celle qui apportera au héros la seule éternité possible, celle de la mémoire au travers des poèmes des aèdes. Il y a donc pour les héros grecs non seulement une belle mort mais également une mort « laide », infamante à laquelle il faut absolument échapper. Il y a donc des différences entre les diverses façons de mourir. Certaines valent la gloire, d'autres n'engendrent que le mépris. Mais jamais il ne vient à l'idée d'Homère ou de Sophocle d'affirmer que celui qui meurt d'une mort indigne n'est pas un homme. Il n'y a pas de différence ontologique entre les hommes. Même s'il y a des différences de valeur, ils se tiennent tous au sein de l'humaine condition des êtres mortels. Manifestement Heidegger qui se voulait aussi grec que les Grecs n'a pas assez médité leur leçon et a adopté un principe fondamentalement injuste, celui d'une différence ontologique entre les hommes.

Si nous considérons maintenant sa pensée à l'aide du point de vue du mal radical kantien, les propos de cet auteur sont une expression de cette radicalité. Pour Kant, faut-il le rappeler, le mal radical est l'incapacité à universaliser. L'impératif catégorique, tout formel qu'il soit du point de vue de certains, a du moins le mérite

5. Sophocle, *Antigone*, vers 449-457, p. 584, La Pléiade, Gallimard, Paris, 1967.

d'insister sur l'unité des hommes, leur égalité du point de vue moral puisque chacun est pour lui-même l'auteur de la loi de sa conduite. Chacun est l'origine de la valeur, c'est d'ailleurs ce qui fait que chacun se rend digne d'être une personne humaine. Or, l'impératif catégorique est une universalisation d'une action possible. « Agis toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que la maxime de ton action devienne le principe d'une législation universelle ! » Peut-on universaliser la position du *Dasein* heideggérien ? Il faudrait d'abord modifier l'impératif catégorique pour en faire un impératif de la pensée : pense toujours de telle sorte que tu puisses vouloir que ta pensée devienne une pensée universelle ! Loin d'être une pensée universalisable, la pensée heideggérienne de la mort est une pensée qui laisse des millions de cadavres humains en dehors de la pensée, « sans abri de l'être » pour reprendre son expression. Nous sommes au cœur d'une pensée prise dans le mal radical.

2. LE CADAVRE, LE MORT ET LE DASEIN.

C'est au § 49 d'*Être et temps* que Heidegger met en place les différences, entre mourir, décéder et périr.

« Il reste à se demander comment, à partir de l'essence ontologique de la vie, se détermine celle de la mort. Dans une certaine mesure, l'investigation ontologique de la mort a toujours déjà tranché ce point. Des préconceptions plus ou moins clarifiées de la vie et de la mort y sont à l'œuvre. Elles ont besoin d'être pré-dessinées par l'ontologie du *Dasein*. En outre, à l'intérieur même de cette ontologie du *Dasein* préordonnée à une ontologie de la vie, l'analytique existentielle de la mort est à son tour subordonnée à une caractérisation de la constitution fondamentale du *Dasein*. Nous avons nommé le finir de l'être vivant le *périr*. Or s'il est vrai que le *Dasein* « a » sa mort physiologique, biologique – non point ontiquement isolée, certes, mais codéterminée par son mode d'être originaire –, qu'il peut même finir sans à proprement parler mourir, et s'il est vrai, d'un autre côté, que le *Dasein* en tant que tel ne périt jamais simplement, nous caractériserons ce phénomène intermédiaire par le terme de *décéder*, le verbe *mourir* étant au contraire réservé à la guise d'être en laquelle le *Dasein* est pour sa mort. En conséquence de quoi, nous devons dire : le *Dasein* ne périt jamais, mais il ne peut décéder qu'aussi longtemps qu'il meurt⁶ ».

Heidegger distingue ainsi trois niveaux du fait de disparaître.

a) Tout d'abord, le *périr* qui est proprement le « *finir de l'être vivant* ».

b) Ensuite le *décéder* qui se rapporte au *Dasein* en tant qu'il ne périt jamais simplement. Cela semble signifier que l'être-là, le *Dasein* en tant qu'il n'est pas un simple être vivant, comme les végétaux, ne peut pas simplement périr. Mais dans ce cas il ne s'agit pas du *Dasein authentique* mais du *Dasein* en tant que On, celui de la quotidienneté et du bavardage.

c) Seul peut réellement mourir le *Dasein authentique*, celui dont la modalité essentielle est d'être un être pour la mort. Ainsi Heidegger écrit : « *Le verbe mourir est au contraire réservé à la guise d'être en laquelle le Dasein est pour sa mort.* »

Dans le texte de Heidegger qui ouvre ces remarques, il s'interroge : « *Des centaines de milliers meurent en masse. Meurent-ils ? Ils périssent. Ils sont tués.* » Ces millions d'hommes, de femmes, d'enfants tués dans les camps nazis, ne meurent pas, ne décèdent même pas, ils périssent, selon son vocabulaire, comme de simples êtres vivants, du blé, des poules ou des rats.

6. Martin Heidegger, *Être et temps*, p. 182-183 de la traduction d'Emmanuel Martineau, Paris, Authentica, 1985.

C'était là le thème d'un texte bien connu de Heidegger lorsqu'il déclarait : « *L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement* ⁷ ». Dans un cas comme dans l'autre, nous le savons malheureusement maintenant, on ne meurt pas, les êtres vivants périssent. Dans l'industrie d'alimentation, les êtres vivants, blé, colza, poules, etc., périssent pour être transformés en nourriture, dans les camps d'anéantissement, les « *On* » ne meurent pas mais sont fabriqués comme cadavres. C'est hallucinant !

Le Dasein lui ne périt jamais comme le conclut Heidegger au § 49 d'*Être et Temps*, il est le seul à mourir. Ainsi l'analyse ontico-ontologique de Heidegger en 1927 est-elle fondamentalement la même qu'en 1949. Il n'existe pas de tournant dans les positions fondamentales de cet auteur. La faillite de la pensée est entière et sans appel.

3. POUR UNE CRITIQUE DES ANALYSES DE HEIDEGGER CONCERNANT LA TECHNIQUE.

On pense habituellement que ce passage : « *L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement* » aligne la fabrication des cadavres sur l'agriculture et donc par contrecoup sur l'essence de la technique moderne. Au fond Heidegger dans ce passage dénoncerait, à sa façon, une conséquence particulièrement néfaste de la technique moderne. Aujourd'hui on fabrique des cadavres comme on fabrique du sucre, du colza, du blé, etc. Heidegger marquerait ainsi le caractère historial de l'essence de la technique conçue comme « *Arraïsonnement* ». Ainsi Alain Finkielkraut, voulant à tous prix sauver les analyses de Heidegger concernant la technique, écrit-il : « *À présenter le nazisme comme un romantisme exacerbé, C. P. Snow et les adeptes de la « conception scientifique du monde » oublient le culte de la volonté et le rêve de toute puissance qui était au cœur de cette entreprise. Au contraire de Heidegger lui-même qui, dans une conférence de 1949, a pris acte, malgré tout, de la nouveauté historique et même historique de l'extermination : « Des centaines de milliers meurent en masse. Meurent-ils ? Ils périssent. Ils sont tués. Ils deviennent les pièces de réserve d'un stock de fabrication de cadavres. Meurent-ils ? Ils sont liquidés discrètement dans les camps d'anéantissement. » Ces industrialistes passionnés négligent superbement ce que le fait de massacrer des hommes comme si leur élimination relevait d'une production de matière première, doit au mode de dévoilement et d'action de la technique moderne* ⁸ ».

Au-delà de la stupéfaction de voir le texte le plus monstrueux de Heidegger utilisé, hors contexte, pour sa défense, ce que nous retenons est le rôle dévolu à la technique. Celle-ci joue un rôle considérable dans l'explication de la fabrication des cadavres. Alain Finkielkraut insiste sur ce point. Il ajoute : « *Et il a fallu que la technique ne dépende d'aucune condition antérieure ou extérieure à son déploiement pour que le problème posé par l'extermination de masse soit professionnellement résolu par le gaz Zyklon B.* »⁹ Bref, la technique moderne, en tant qu'*Arraïsonnement*, est historiquement sans condition antérieure et extérieure. Elle *arraïsonne* la totalité des étants, et en particulier ceux qu'elle transforme en cadavres.

7. Cité in Emmanuel Faye, *op. cit.* p. 490.

8. Alain Finkielkraut, *Nous autres modernes*, p. 147-148, Paris, Ellipses, 2005.

9. Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 148.

Outre que l'on est en droit de se demander s'il ne s'agit pas là d'une déresponsabilisation encore plus grande des nazis que celle qu'il attribue aux adeptes de la conception scientifique du monde, il faut bien constater que les analyses d'Alain Finkielkraut ne sont compréhensibles que si on admet la métaphysique de Heidegger. En effet, qu'est-ce qu'une réalité sans aucune condition antérieure ou extérieure, sinon celle issue d'une nouvelle forme de retrait de l'Être, d'une modification radicale de la manifestation de l'Être dans le monde phénoménal ? C'est pourquoi Heidegger insiste tellement dans sa conférence de 1953, « *La question de la technique* » sur la rupture qu'introduit la technique moderne par rapport à la technique antérieure. Il oppose fortement la technique comme *pro-duction* à la technique comme *pro-vocation*. La *pro-vocation* est sans condition antérieure ou extérieure.

Autant dire qu'il n'admet pas le critère classique de différenciation des deux époques de la technique, à savoir la création au XVII^e siècle de la science physico-mathématique. Ce critère n'est pas pertinent pour lui, non pas qu'il le méconnaisse mais il propose une autre analyse pour les opposer. Certes la technique ancienne et la technique moderne sont « *des modes du dévoilement de l'aléthéia*¹⁰ » mais l'un est *poïésis* et l'autre *Arraisonnement* (*Ge-stell*). Ils sont donc très différents. Et ils ne peuvent pas s'opposer comme technique et technologie. « *La science mathématique de la nature a vu le jour près de deux siècles avant la technique moderne. Comment donc aurait-elle pu être alors déjà placée au service de cette dernière ? Les faits témoignent du contraire. La technique moderne n'a-t-elle pas fait ses premiers pas seulement lorsqu'elle a pu s'appuyer sur la science exacte de la nature ? Du point de vue des calculs de l'histoire, l'objection demeure correcte. Pensée au sens de l'histoire, elle passe à côté du vrai*¹¹ ». Heidegger sort de cette difficulté en indiquant que « *la théorie de la nature élaborée par la physique moderne a préparé les chemins, non pas à la technique en premier lieu, mais à l'essence de la technique moderne. Car le rassemblement qui pro-voque et conduit au dévoilement commettant règne déjà dans la physique*¹² ». Ainsi l'essence de la technique est le grand opérateur de la physique moderne et de la technique moderne. Le fait que la science physique précède la technique moderne ne présente donc pas un argument valable pour distinguer les deux formes de la technique selon l'absence de la science physique pour la technique et sa présence pour la technologie car la science physique et la technique moderne n'existent comme provocation que sous l'appel de l'Arraisonnement. Que signifie Arraisonnement ? Il nomme Arraisonnement (*Ge-stell*) « *le rassemblement de cette interpellation (Stellen) qui requiert l'homme, c'est-à-dire qui le pro-voque à dévoiler le réel comme fonds dans le mode du « commettre » et encore « le dévoilement concerne d'abord la nature comme étant le principal réservoir du fonds d'énergie. Le comportement « commettant » de l'homme, d'une manière correspondante, se révèle d'abord dans l'apparition de la science moderne, exacte, de la nature comme un complexe calculable de forces*¹³ ».

10. Martin Heidegger, « La question de la technique », p. 28, in *Essais et Conférences*, Paris, Gallimard, collection Tel, 2001

11. Martin Heidegger, *op. cit.* p. 29.

12. Martin Heidegger, *op. cit.* p. 29.

13. Martin Heidegger, *op. cit.* p. 27 et p. 29. Arraisonnement est le terme choisi par André Préau pour traduire le terme heideggérien de *Gestell*. Cette traduction a été discutée, en particulier par François Fédier qui trouve qu'elle fait la part trop belle à la Raison alors que chez Heidegger le *Gestell* se situe au-delà de la Raison. Il propose donc de traduire ce terme par « *dispositif unitaire de la consommation* » en entendant par là « *l'ensemble des mesures préalables par lesquelles tout est d'avance rendu disponible dans le cadre d'une mise en ordre* » et alors commente Pascal David dans le *Vocabulaire européen des philosophies* à l'article « Combinatoire », page 234, « *on le voit, toute référence explicite à la raison a disparu* ». Or, cela n'est pas exact. Le « *cadre d'une mise en ordre* » n'est pensable que dans une référence à la raison, et cela même sans faire

Nous voudrions examiner le bien fondé des critères heideggériens de distinction de la technique ancienne et de la technique moderne. Pour nous, à l'évidence, il y a une différence très nette entre ces deux stades de la technique que nous nommons, à la suite de nombreux auteurs, technique et technologie. La technologie utilise en effet de façon essentielle la science et tout spécialement la science physique. Mais nous avons vu que ce n'est pas là le critère de différenciation que retient Heidegger. Il oppose ces deux types de technique par la différence entre la *pro-duction* et la *pro-vocation* et il illustre cette opposition par le célèbre exemple de la centrale électrique sur le Rhin. « *La centrale électrique est mise en place dans le Rhin. Elle le somme de livrer sa pression hydraulique, qui somme à son tour les turbines de tourner. Ce mouvement fait tourner la machine dont le mécanisme produit le courant électrique, pour lequel la centrale régionale et son réseau sont commis à des fins de transmission. Dans le domaine de ces conséquences s'enchaînant l'une l'autre à partir de la mise en place de l'énergie électrique, le fleuve du Rhin apparaît, lui aussi, comme quelque chose de commis. La centrale n'est pas construite dans le courant du Rhin comme le vieux pont de bois qui, depuis des siècles unit une rive à l'autre. C'est bien plutôt le fleuve qui est muré dans la centrale. Ce qu'il est aujourd'hui comme fleuve, à savoir fournisseur de pression hydraulique, il l'est par l'essence de la centrale*¹⁴ ».

Heidegger oppose deux usages du fleuve, celui de la centrale qui fournit de l'électricité et celui du vieux pont de bois qui fournit le passage entre les deux rives. Un peu auparavant il compare la centrale à un vieux moulin à vent qui fournit de l'énergie. « *Le dévoilement qui régit la technique moderne est une pro-vocation par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite et accumulée. Mais ne peut-on en dire autant du vieux moulin à vent ? Non : ses ailes tournent bien au vent et sont livrées directement à son souffle. Mais si le moulin à vent met à notre disposition l'énergie de l'air en mouvement, ce n'est pas pour l'accumuler*¹⁵ ». Le trait qui spécifie le travail de la centrale par rapport au vieux moulin de bois tient à ce que celui-ci produit une énergie qui doit être utilisée immédiatement, son stockage est impossible, il ne peut pas y avoir un usage différé de celle-ci. Or, d'après Heidegger, le propre des techniques modernes est de permettre un usage différé car le stockage est le propre de la technique moderne. La réalisation du propre de la technique moderne a lieu lorsque « *l'énergie cachée dans la nature est libérée, que ce qui est ainsi obtenu est transformé, que le transformé est accumulé, l'accumulé à son tour réparti et le réparti à nouveau commué*¹⁶ ». Or, si cette description est acceptable pour le charbon et le pétrole, elle n'a pas de sens pour l'électricité. Celle-ci n'est pas cachée dans le Rhin comme le minerai dans le sous-sol. Il n'y a tout simplement pas d'électricité dans le Rhin, ni d'ailleurs dans aucun autre fleuve. L'électricité est produite par la rotation de turbines électromagnétiques qui n'auraient pas existé sans l'essor de la science de l'électromagnétisme créée par Faraday et Maxwell. Le Rhin n'est qu'un producteur indirect d'énergie. Il ne sert qu'à mettre en rotation les turbines. L'électricité n'est donc pas cachée. La centrale ne

référence à Descartes pour qui les mathématiques traitent de l'ordre et de la mesure. Par ailleurs, Heidegger n'exclut nullement une référence à la Raison puisqu'il écrit : « *La théorie de la nature élaborée par la physique moderne a préparé les chemins, non pas à la technique en premier lieu, mais à l'essence de la technique moderne. Car le rassemblement qui pro-voque et conduit au dévoilement commettant règne déjà dans la physique.* » (*La question de la technique*, page 29). Nous garderons donc le vocable d'Arraînement.

14. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 22.

15. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 20.

16. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 22.

dévoile pas l'énergie, elle la produit à partir de la force hydraulique. De plus, l'énergie électrique ne s'accumule pas, ou très peu (piles, batteries, condensateurs) et de façon si problématique que nous n'avons toujours pas une voiture électrique digne de ce nom. Ainsi la centrale électrique n'interpelle pas le Rhin comme source d'énergie alors que le vieux moulin interpelle le vent comme source directe d'énergie, mais ni l'un ni l'autre ne peuvent accumuler l'énergie. La différence entre les deux types de technique ne passe donc pas où la situe Heidegger, du point de vue de ses critères la différence n'existe pas. Pour avoir une différence il faut faire intervenir la science physique, ce qu'Heidegger se refuse à envisager.

La distinction heideggérienne ne tient pas pour une autre raison. Il écrit que la centrale « *pro-voque* » le Rhin à fournir son énergie alors que le vieux pont ne « *pro-voque* » pas le Rhin. Mais cela est discutable. Qu'est-ce qui empêche de dire que le vieux pont « *somme* » le Rhin de livrer un passage, que donc il « *interpelle* » le Rhin comme lieu de liaison et non de séparation ? Qu'il « *dévoile* » le Rhin comme union ? Qu'il le « *pro-voque* » à fournir son espace comme lien ? Dans la langue de Heidegger rien ne l'empêche. A ceux qui voudraient défendre Heidegger en disant qu'il dit plus, qu'il écrit que « *le fleuve est muré dans la centrale*¹⁷ » ce que ne réalisent ni le vieux moulin ni le vieux pont, nous pouvons faire remarquer que si la centrale peut effectuer un tel emprisonnement du fleuve, c'est tout simplement parce que le fleuve est déjà par avance muré entre ses berges et que le vieux pont domine le fleuve, celui-ci est en dessous de celui-là et qu'il n'a nul besoin de le murer pour réaliser un passage puisqu'il est déjà muré. Par ailleurs, l'entreprise de murer l'eau n'est pas d'aujourd'hui. Les Romains, avec les aqueducs, étaient des maîtres dans ce genre d'opération et l'on ne compte plus les moulins à eau où celle-ci était forcée entre deux murs pour faire tourner la ou les roues. La centrale produit le fleuve comme force hydraulique, le vieux moulin produit le vent comme énergie, le vieux pont produit le fleuve comme passage en le dominant de toute sa hauteur.

Il est clair que les critères heideggériens d'opposition entre la technique traditionnelle et la technique moderne ne sont pas crédibles. D'ailleurs, le langage heideggérien est valable pour le tailleur de pierre du néolithique, celui-ci « *somme* » le silex de livrer une pointe de flèche, il « *interpelle* » le silex comme forme pointue, il le « *pro-voque* » à fournir sa pointe, il le « *dévoile* » en tant que pointe de flèche cachée. « *Cette provocation met l'homme en demeure de commettre le réel comme fonds*¹⁸ ». C'est exactement ce que fait le tailleur de pierre. Sa « *provocation* » commet le silex comme fonds.

Heidegger cherche à sauver ses critères en comparant le travail des mineurs qui commettent la nature comme fonds de charbon à celui du paysan d'autrefois. « *Le travail du paysan ne pro-voque pas la terre cultivable*¹⁹ », il apporte soins et attention à son champ. Mais cette comparaison est désespérée. Heidegger semble ignorer que les champs ont été conquis sur les forêts. Le champ provoque la forêt et la charrue provoque la terre en la sommant de devenir un sillon droit. Heidegger pense-t-il que la ligne droite ne commet aucune violence sur la nature ? Pense-t-il que la ligne droite ne fait pas partie du calculable ? Que donc son opposition entre la *poiësis* et l'*Arraïsonnement* ne tient pas. S'il ne pose pas ce problème c'est parce qu'il s'imagine que le travail du paysan d'autrefois est accordé à la nature et que celui de

17. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 22.

18. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 26.

19. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 20-21

l'agriculture moderne ne l'est pas, oubliant tout le refoulement qu'une nature plus originelle a subi pour laisser place au travail soigneux qu'il évoque et comme si les champs de blé de la Beauce actuelle n'étaient pas entourés de soins !

Ainsi les critères heideggériens de la technique moderne s'appliquent parfaitement aux techniques les plus anciennes. Ils ne sont donc pas recevables pour caractériser la technique moderne. Et par conséquent l'idée d'Alain Finkielkraut selon laquelle « *il a fallu que la technique ne dépende d'aucune condition antérieure ou extérieure à son déploiement pour que le problème posé par l'extermination de masse soit professionnellement résolu par le gaz Zyklon B*²⁰ » est dépourvue de vraisemblance, non pas que l'extermination n'ait pas fait intervenir des professionnels mais les critères de Heidegger ne permettent pas d'isoler la technique moderne de l'histoire des techniques, fût-elle historique. Et comme l'extermination de masse n'est pas seulement le fait de notre époque, souvenons-nous seulement de la chute de Jéricho lors de la conquête de la terre sainte (cf. le livre de Josué), la technique moderne si « *pro-vocante* » soit-elle n'explique pas, même partiellement, « *la fabrication des cadavres* ».

4. REPRISE

Il faut tout d'abord remarquer que l'interprétation classique de la phrase : « L'agriculture est aujourd'hui une industrie d'alimentation motorisée, dans son essence la même chose que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'anéantissement²¹ » n'est pas acceptable. En effet, elle ne dit pas que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz est comme l'agriculture motorisée et donc comme la technique moderne, elle dit l'inverse : que l'agriculture motorisée est « dans son essence la même chose » que la fabrication des cadavres dans les camps d'extermination. C'est la technique moderne qui est alignée sur les camps d'extermination, non l'inverse. Ce qui semble vouloir dire que l'agriculture fabrique des cadavres comme les chambres à gaz et ainsi l'agriculture motorisée est « la même chose » que les camps d'anéantissement. Comment est-il possible de comprendre une telle affirmation ?

Il y a trois possibilités.

La première possibilité est celle que nous avons déjà évoquée et que nous avons rejetée, celle défendue entre autres par Alain Finkielkraut.

La deuxième possibilité est celle de Gérard Guest. Il présente ses analyses dans le n° 77 de la revue *L'Infini* (hiver 2002) sous le titre « Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes ». Cet auteur vise à expliquer l'ensemble des catastrophes du xx^e siècle à l'aide de la philosophie de Heidegger. Pour lui, non seulement les attaques contre Heidegger sont dépourvues de sens mais il est le héraut de la modernité ou de la post-modernité. Heidegger est crédité de nous avoir appris à reconnaître « l'aître de la technique planétaire²² ». C'est à la lumière de cet « aître de la technique planétaire » qu'il compare la catastrophe de la Shoah et le bombardement d'Hiroshima et Nagasaki. Son interprétation est un long commentaire d'une phrase de François Féder qui il donne en conclusion « En attendant, la non identité d'Auschwitz et d'Hiroshima ne doit pas nous aveugler en nous empêchant d'apercevoir la même chose qui est à leur principe²³ ». Tout le problème de Gérard Guest

20. Alain Finkielkraut, *op. cit.*, p. 148.

21. Cité in Emmanuel Faye, *op. cit.*, p. 490.

22. Gérard Guest, *Esquisse d'une phénoménologie comparée des catastrophes*, p. 9, in Revue *L'Infini*, n° 77, Hiver 2002. Éditions Gallimard, Paris.

23. Cité in Gérard Guest, *op. cit.*, p. 40.

est de nous faire comprendre « la mêmeté » du principe qui opère dans ces deux cas emblématiques qui, par ailleurs, sont non-identiques. Il propose de traduire le texte qui fait l'objet de la polémique de la façon suivante : « Le travail de l'acre (Akerbau) n'est plus maintenant qu'industrie agro-alimentaire mécanisée, le Même, quant à l'âtre, que la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et des camps d'extermination, le Même que le blocus et la réduction de pays entiers à la famine, le Même que la fabrication des bombes à hydrogène.²⁴ » Et il commente ce texte ainsi :

« À ce passage dans lequel (au scandale de quelques uns), Heidegger semble vouloir faire ressortir à l'économie de ce que nous proposons de traduire comme « le Même, quant à l'âtre » – « *im Wesen das Selbe* » – aussi bien la disparition de l'« Akerbau » au profit de « l'industrie agro-alimentaire motorisée » que « la fabrication de bombes à hydrogène » ou « la fabrication de cadavres dans les chambres à gaz et les camps d'extermination ». – Heidegger pose tout simplement ici – mais avec quelle redoutable et perspicace crudité ! –, dans l'immédiat après-guerre, la question de savoir si, au fond, l'horreur et l'atrocité sans nom de l'extermination de masse systématiquement planifiée (celle des « chambres à gaz » et des « camps d'extermination ») ne serait pas et n'aurait pas toujours « été » – au sens où l'« été » pourrait bien traduire « *das Gewesene* » (où l'« âtre », « *das Wesen* », se trouve bel et bien engagé) –, si elle ne demeurerait pas aujourd'hui encore – « *in Wesen* » : dans son « essence » ou plutôt dans son « âtre » même – non pas simplement « la même chose », « *das gleiche* » mais bel et bien : « le Même » – « *das Selbe* » ! – que la « fabrication de bombes à hydrogène », que « le blocus et la réduction à la famine » de pays entiers ; – ou encore : « le Même » – « quant à l'âtre » – que la destruction et l'abolition pure et simple du « travail des champs », du « travail de l'acre » (ou encore « *de l'arpent* »), celle de l'« Akerbau », c'est-à-dire l'« anéantissement » du mode d'« habitation », d'« économie » et de « séjour » qui fut, de temps immémoriaux, celui de l'être humain sur la Terre – et son « âtre » ! –, et cela au profit d'une tout autre manière et modalité de l'« âtre » de l'humain (celle-là même de « l'époque de la technique planétaire ») : au profit d'une manière et modalité d'« âtre » de l'être humain qui semble bien, au bout du compte – même s'il est désormais certain qu'elle est sans gloire –, ne pas être tout à fait « sans péril »... »²⁵.

La « mêmeté » est donc au cœur de l'interprétation de notre phrase. Cette traduction lui permet, pense-t-il, de contrecarrer la traduction habituelle : « *est dans son essence la même chose* ».

L'expression « *in Wesen das Selbe* » ne saurait donc être traduite de façon falsifiée sur le mode du « *c'est au fond la même chose* », du « cela revient au même », du « *c'est en gros pareil* » ! Elle signifie tout au contraire que les divers processus et domaines de dévoilement faisant irruption dans l'« économie domestique » de l'« âtre de l'humain », et qui se trouvent ici évoqués, si disparates puissent-ils être – et jusqu'à l'incongruité de l'atroce –, n'en ressortissent pas moins pour autant « *ontologiquement* » – c'est-à-dire « *historialement* » et « *topologiquement* » : « quant à l'âtre » ! – au « Même » : à la « mêmeté » – à la « tautotés » comme déjà Platon s'efforçait de la dire –, mais à une « mêmeté » qui n'est ici autre que celle d'une seule et même « modalité d'âtre » *historiale* de la disposition de la « vérité de l'Être »²⁶.

Dans cette conjoncture, le problème consiste à savoir ce qu'est cette « mêmeté » ? Gérard Guest nous apprend alors que cette « mêmeté » à la disposition de la « vérité de l'Être », n'est autre que l'« âtre de la technique » – « *das Wesen der Technik* »²⁷.

24. Traduction de Gérard Guest, op. cit, p. 39.

25. Gérard Guest, op. cit, p. 33.

26. *ibidem*, p. 37-38.

27. *ibidem*, p. 39.

Nous pouvons remarquer tout d'abord que la traduction habituelle ne signifie pas ce qu'il pense qu'elle dit. Il la ridiculise. « *C'est en gros pareil* », écrit-il. Il la minimise bien volontairement. Or dans le reste de l'article il est très pointilleux pour la précision des traductions. La traduction habituelle dit que l'essence, il s'agit bien de l'essence, et non de quelque chose qui se tient en « gros » dans « la pareillette » (*sic*), est « *la même* » d'un côté et de l'autre. L'essence est la même. La Mêmesité de l'essence est donc assurée. Et qu'est-ce que cette essence pour la traduction habituelle ? Elle est ce qu'en dit Heidegger à savoir l'essence de la technique, qui n'est pas technique, elle est le *Gestell*. Qu'est-elle pour Gérard Guest ? Elle est de portée « *Historiale et topologique*²⁸ ». Cette fois un procédé d'emphase fonctionne comme valorisation (mais dans la langue heideggérienne toute valorisation est subjectivation et de ce fait reste prise au sein de la métaphysique décidément plus difficile à dépasser/déconstruire/détruire que ce que l'on croit !). Donc elle est « *l'âtre de la technique* » – « *das Wesen der Technik* ». Or qu'est « *l'âtre de la technique* » ? Eh bien, il écrit immédiatement : « *Le scandale suscité par la phrase de la conférence « Das Ge-stell » dont nous avons fait plus haut l'analyse ne doit pas conduire à en méconnaître le contexte, tel que nous le restitue la parution des Conférences de Brême. Ce contexte est justement celui du profond bouleversement des paysages de la planète sous l'emprise de l'impérieuse réquisition dont le « Ge-stell » leur fait porter l'empreinte ineffaçable*²⁹ ». D'ailleurs Gérard Guest affirme en note : « *ce qui fait justement l'« âtre » et l'« essence » de la « technique moderne » : c'est « le Même, quant à l'Âtre », à savoir le « Sy-stème », le « Ge-stell*³⁰ ». Le *Gestell* de la traduction habituelle n'aurait-il rien à voir avec le *Ge-stell* de Gérard Guest ? Dans les deux cas, on parle de la mêmesité de la chose même (si on ose dire), à savoir du « *Gestell* » heideggérien.

La volonté de Gérard Guest d'essayer de penser ensemble Auschwitz et Hiroshima n'est pas en question. C'est bien là une tâche contemporaine urgente. Simplement Heidegger ne nous semble pas, c'est le moins que l'on puisse dire, un maître à penser dans ce domaine. Gérard Guest précise cette maîtrise de Heidegger : « *C'est bel et bien ici tout de même Heidegger, et lui seul, dont le chemin de pensée rend justement possible d'envisager ne serait-ce que la possibilité d'une telle révélation (apocalyptique) de l'« essence » [...] de l'Occident*³¹ ». Il est loin d'être le seul à avoir conçu cette possibilité, peut être faut-il, à titre de simple exemple, se souvenir de ce qu'Albert Camus écrivait le 8 août 1945 dans son éditorial de *Combat* : « *Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir, dans un avenir plus ou moins proche, entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques* » et « *Déjà, on ne respirait pas facilement dans un monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive*³² ».

Résumons : le recours à la « *Mêmesité* » est une manœuvre rhétorique de mauvaise foi car sur le fond les deux traductions se télescopent sous l'égide du *Gestell*, aucune des deux ne se tient hors du *Gestell*. L'embarquée de la *Mêmesité* par rapport à la traduction habituelle n'est justement qu'une embarquée, même si elle a pour elle, selon Gérard Guest, une plus grande fidélité à la lettre. Mais ici il ne s'agit pas seulement de la lettre dont l'importance est certes essentielle, car le fond de

28. *ibidem*, p. 39.

29. *ibidem*, p. 39.

30. *ibidem*, p. 27, note 1.

31. *ibidem*, p. 33, note 1.

32. Albert Camus, « Éditorial de *Combat* du 8 août 1945 », in *Réflexions sur le terrorisme*, p. 52-53. Paris, Éditions Nicolas Philippe, 2002.

l'affaire est de savoir si le *Gestell* est un vocable permettant de penser ou non la technique moderne. Pour notre part, nous avons montré que ce vocable ne permet pas de distinguer la technique moderne de la technique antérieure. La tentative de Gérard Guest est, pour nous, dans la même impasse que la tentative de Heidegger.

La troisième possibilité s'appuie sur le paragraphe 49 d'*Être et Temps*. Selon ce paragraphe et ainsi que nous l'avons vu, seuls les êtres vivants périssent, seuls ils deviennent des « cadavres ». Mais nous avons vu aussi que la technique moderne, d'après Heidegger, trouve et stocke l'énergie. On peut le dire de l'agriculture puisque dans l'agriculture « *l'air est requis pour la fourniture d'azote*³³ ». Ainsi il faut conclure que « les cadavres » de l'agriculture motorisée, à savoir le blé, le soja, le maïs et aussi veaux, vaches, poulets, etc. sont les stocks d'énergie produite par cette agriculture. Cette énergie cachée est dévoilée par l'agriculture motorisée par provocation du sol qui est requis comme fonds. Mais en quoi « les cadavres » fabriqués dans les chambres à gaz sont-ils des stocks d'énergie ? En quoi cette « énergie » (?) cachée est dévoilée par les camps d'anéantissement par provocation du Dasein inauthentique requis comme fonds ? Parvenir à poser de telles questions en « méditant » les analyses de Heidegger, voilà qui est stupéfiant. Or ce sont les questions qui découlent de son analyse. Soit nous disons qu'elles n'appellent aucune réponse, que le fait même de les poser est innommable et condamne le système de pensée qui permet de les poser et que donc « la pensée méditante » de ce philosophe a failli. Soit nous disons que ces questions peuvent et doivent trouver, dans l'œuvre ou en dehors d'elle, une réponse qui certes sera monstrueuse mais qui permettra de garder cette pensée dans une « certaine cohérence », fût-ce à un niveau monstrueux et cela nous éclairera sur l'ampleur de la dénégation de l'humanité qui est à l'œuvre dans cette pensée.

Dans son texte *la question de la technique* nous trouvons des éléments de réponse. En introduisant le mot « *Ge-stell* », il écrit : « *Nous nous risquons à employer ce mot (Gestell) dans un sens qui jusqu'ici était parfaitement insolite. Suivant sa signification habituelle, le mot Gestell désigne un objet d'utilité, par exemple une étagère pour livres. Un squelette s'appelle aussi un Gestell. Et l'utilisation du mot Gestell qu'on exige maintenant de nous paraît aussi affreuse que ce squelette, pour ne rien dire de l'arbitraire avec lequel les mots d'une langue faite sont ainsi maltraités*³⁴ ». Heidegger admet donner un sens totalement inhabituel au mot *Gestell* (*Arraisonnement*). Il justifie cet arbitraire en comparant son travail avec celui de Platon. Il explique ainsi que Platon a osé employer le mot *eidos* qui signifie dans la langue de tous les jours « *l'aspect qu'une chose visible offre à notre œil corporel*³⁵ » dans un sens extraordinaire, celui de désigner ce qui n'est pas perceptible par les yeux du corps et qui est l'essence de toutes choses. Autrement dit, il y a un parallèle entre *Gestell* et *Eidos*. *Gestell* subit une dialectique ascendante comme le mot *eidos*. L'*eidos*, l'aspect visible des choses désigne après le travail platonicien l'essence (*eidos*) invisible des choses. Le *Gestell* (squelette utile soutenant le corps comme l'étagère soutient les livres) désigne après le travail heideggérien l'essence de la technique (*Arraisonnement*) qui est comme « le squelette » invisible soutenant l'entreprise moderne. « *Fait en revanche partie de ce qui est technique tout ce que nous connaissons en fait de tiges, de pistons, d'échafaudages, tout ce qui est pièce constitutive de ce qu'on appelle un montage. Le montage cependant, rentre dans le domaine du travail technique, qui répond toujours à la pro-vocation de l'Arraisonnement, mais n'est jamais ce*

33. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 21.

34. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 26-27.

35. Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 27.

dernier, ni encore moins ne le produit³⁶ ». Il y a manifestement un parallèle entre le montage, ce que l'on nomme habituellement « mécanisme » et le squelette. Le squelette est un agencement d'os, (de tiges) formant entre autres une colonne vertébrale (échafaudage) permettant aux muscles (pistons) d'agir moyennant l'apport d'énergie venant de l'agriculture (ou de la centrale du Rhin). Moyennant l'analogie, présentée par Heidegger avec le travail de Platon, on peut dire que le *Ge-stell* est l'Esprit (la Raison, l'Ar-raisonnement) du mécanisme, du machinisme moderne. Dans l'histoire de la pensée des modernes, la Mathesis Universalis au sens leibnizien semble caractériser au mieux l'Ar-raisonnement heideggérien, elle est le squelette logique de la raison universelle par où la physique naturelle se détermine comme physique-mathématique et la technique comme technologie. Ainsi le *Ge-stell* au sens de squelette soutient la totalité de la démarche interprétative de la technique par Heidegger. Il est au point de départ. Il est au point d'arrivée : qu'est-ce donc qu'un cadavre, sinon, en dernière analyse, un squelette sans énergie, un mécanisme mort ? La boucle est bouclée.

Pendant, dira-t-on, nous ne comprenons toujours pas en quoi ces cadavres sont des stocks d'énergie ? Nous n'avons pas trouvé de réponse dans l'œuvre même car il semble que Heidegger soit également maître en dissimulation en même temps qu'il est maître en coups de force interprétatifs. Il faut donc sortir de l'œuvre et chercher en dehors. Si le travail d'Emmanuel Faye est juste, et il nous semble particulièrement pertinent, nous pouvons chercher du côté de *Mein Kampf*. Et là, malheureusement, la solution de notre question est aisée. D'un côté Hitler affirme : « L'Aryen est le Prométhée de l'humanité ; l'étincelle divine du génie a de tout temps jailli de son front lumineux ; il a toujours allumé à nouveau ce feu qui, sous la forme de la connaissance, éclairait la nuit recouvrant les mystères obstinément muets et montrait ainsi à l'homme le chemin qu'il devait gravir pour devenir le maître des autres êtres vivants sur cette terre³⁷ ». Et il poursuit : « Si l'on répartissait l'humanité en trois espèces : celle qui a créé la civilisation, celle qui en a conservé le dépôt et celle qui l'a détruite, il n'y aurait que l'Aryen qu'on pût citer comme le représentant de la première. »³⁸ Et enfin, il affirme : « Le juif forme le contraste le plus marquant avec l'Aryen³⁹ ».

La conclusion de ce raisonnement est malheureusement aisée. Le Juif est destructeur de la civilisation, si l'on veut accroître celle-ci, il faut détruire le Juif. Il y a donc des cadavres qui vont permettre de libérer des énergies créatrices, si l'on suit Hitler. L'énergie des Aryens sera d'autant plus grande que l'anti-énergie, celle des juifs sera détruite. La réponse à la question posée par les énigmes des analyses de Heidegger concernant l'essence de la technique se trouve donnée chez Hitler. Là, nous retrouvons une « cohérence de pensée », certes folle, à assimiler l'essence de la technique moderne à celle « des chambres à gaz et des camps d'anéantissement. » Il est possible de refuser cette analyse comme trop « rationnelle » ou trop interprétative. Elle dévoile une logique cachée des analyses de Heidegger, elle met à jour un fond de pensées qui est monstrueux. Ne pas l'accepter, c'est admettre que l'on reste en présence de l'énigme des questions monstrueuses : en quoi « les cadavres » fabriqués dans les chambres à gaz sont-ils des stocks d'énergie ? En quoi cette « énergie » (?) cachée est-elle dévoilée par les camps d'anéantissement par provocation du *dasein* inauthentique requis comme fonds ? Dans un cas comme dans l'autre la « pensée méditante » de Heidegger réalise un antihumanisme théorique et pratique, une négation absolue de l'être homme de l'homme.

36. Martin Heidegger, *op. cit.* p. 28.

37. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 289, Nouvelles Éditions Latines.

38. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 289, Nouvelles Éditions Latines.

39. Adolf Hitler, *Mein Kampf*, p. 299, Nouvelle Éditions Latines.